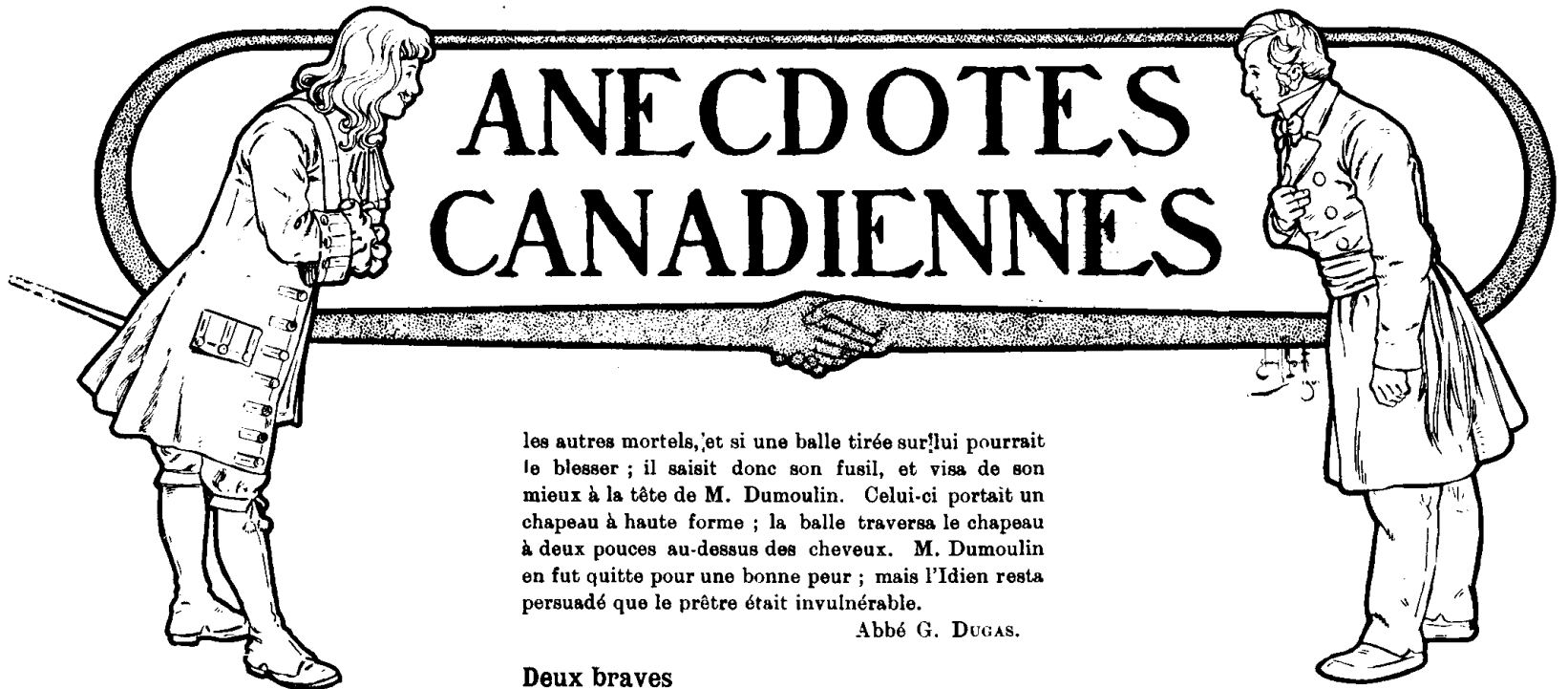




les autres mortels, et si une balle tirée sur lui pourrait le blesser ; il saisit donc son fusil, et visa de son mieux à la tête de M. Dumoulin. Celui-ci portait un chapeau à haute forme ; la balle traversa le chapeau à deux pouces au-dessus des cheveux. M. Dumoulin en fut quitte pour une bonne peur ; mais l'Indien resta persuadé que le prêtre était invulnérable.

Abbé G. DUGAS.

Deux braves

Un jour, il y a bien longtemps de cela, il y avait élection à Montréal. Le meneur en chef du candidat anti-canadien était le distillateur Molson, le même qu'il s'était vanté de pouvoir se faire suivre par tous les Canadiens "avec un torchon trempé dans le whisky." Lui et les siens se mirent en tête d'empêcher les nôtres d'entrer dans certain poll. La nouvelle parvint aux oreilles de M. Benoit Bastien, l'entrepreneur bien connu de cette ville, et du brave Marcotte. Tous deux se portèrent vers le poll, tombèrent à bras raccourcis sur les *Britons* et mirent le poll sous leur protectorat. La "troupe anglaise," comme on disait, fut appelée par Molson et priée de déloger les deux Canadiens ; mais les militaires restèrent neutres, contemplant avec une admiration très visible, le désarroi infligé par nos deux Canadiens à une centaine de fanatiques.

VIEUX-ROUGE.

Sagacité d'un sauvage

Charlevoix raconte que, la venaison suspendue pour sécher dans la hutte d'un Indien peau-rouge, ayant été dérobée, le sauvage s'élança dans les bois à la poursuite du voleur inconnu. Il n'avait fait, que peu de chemin lorsqu'il rencontra quelques voyageurs. Il leur demanda s'ils avaient vu "un petit homme blanc, vieux, portant un court fusil, et suivi d'un petit chien à courte queue," car il était sûr, disait-il, que ces indications devaient s'appliquer fidèlement à l'individu qui emportait ses provisions.

Les nouveaux venus avaient en effet rencontré le voleur, et ils demandèrent comment le sauvage, qu'il affirmait ne l'avoir jamais vu, pouvait si bien le décrire.

"J'ai connu que le voleur était petit," répondit le sauvage, parce qu'il avait amoncelé des pierres pour atteindre à ma viande ; j'ai connu qu'il était vieux, parce que les pas que j'ai suivis dans les bois sur les feuilles mortes étaient courts et rapprochés ; j'ai vu que c'était un blanc, parce qu'il marchait les pieds tournés un peu en dehors, ce que ne font jamais nos Peaux-Rouges ; j'ai connu que son fusil était court aux marques laissées par le canon de cette arme sur l'écorce contre lequel il l'avait appuyée ; les traces du chien m'ont appris que l'animal était petit, et les marques faites sur la poussière, au lieu où il s'était assis pendant que son maître me volait ma chasse, m'ont fait voir que sa queue était courte".

Un enfant patriote

On raconte de M. Benoit Bastien, qui vient de mourir, l'anecdote suivante :

En 1837, son père qui était allé résider à Sainte-Scholastique, avait été un des premiers à prendre les armes et à organiser les siens. Comme on le sait, les patriotes, mal armés, durent céder devant le nombre

et se disperser. Alors les *brûlots* de Colborne se livrèrent à la plus agréable partie de leur tâche. Ce ne fut que pillage et dévastation ; la torche incendiaire fut promenée sur le long et le large, et on ne fut pas éloigné de voir, au Canada, une seconde édition des ignominies qui marquèrent en 1814, l'invasion de la France par les Alliés.

Les soldats anglais étaient rendus à Sainte-Scholastique. Ils en voulaient tout particulièrement au père de Benoit Bastien. Sa maison leur fut désignée, mais ils n'y trouvèrent que l'enfant.

—Où est ton père ? lui demanda le chef du peloton.

—Il est allé se battre à Saint-Eustache.

—N'as-tu pas peur des soldats ?

—Non, un patriote n'a jamais peur des soldats, répondit crânement Benoit.

L'Anglais ne put s'empêcher d'admirer cette bravoure si candide et si décidée. Il commanda à ses gens de respecter l'immeuble du patriote Bastien ; il fit remettre le butin qui venait d'être enlevé et, sans doute, parla souvent du petit patriote qui lui avait donné la réplique à Sainte-Scholastique.

VIEUX-ROUGE.

Effets soporifiques de deux livres canadiens

Un ami de l'honorable Chauveau écrivait un jour cette lettre pleine de malice :

"Mon cher ami,

"... Tu te plains d'insomnie : écoute mon aventure et fais-en ton profit.

"En juillet dernier, j'étais allé rendre visite à un ancien compagnon d'études, qui vit dans les Cantons de l'Est. Après une journée de route fatigante, j'arrivai chez lui harassé ; et je ne tardai pas à lui demander un lit, me promettant une bonne nuit de sommeil. Mais je comptais sans mes hôtes ; j'étais à peine assoupi, que je m'éveillai assailli par une nuée de punaises. Impossible de dormir. J'allumai ma lampe, et, assis sur mon lit, j'allongai la main vers les deux petits rayons de bibliothèque, accolés au mur. J'en tirai un volume, je l'ouvri : le *Panthéon Canadien*, de M. Bibaud. Une plume maligne avait écrit au-dessous du titre : *imprimé sur des feuilles de pavot*. L'idée de lire ne me vint même pas. Je déchirai les feuilles une à une, les roulai en pilules entre mes mains, et je m'amusai à les jeter sur les punaises, que je voyais se promener sur le couvre-pied. J'observai qu'aussitôt qu'une pilule tombait dans le voisinage d'une punaise, celle-ci baillait et restait assoupie. Curieux de ma découverte, je saisis un second volume. Je regarde : *Charles Guérin*. Une feuille est déchirée, roulée en pilule. Je n'avais pas lancé la quatrième, que toutes les punaises ronflaient d'un sommeil léthargique et me laissaient tranquille jusqu'au lendemain..."

PLACIDE LÉPINE.

Ce que les sauvages pensent des Canadiens

Un jour un sauvage du Nord-Ouest disait à un Canadien : Vous autres, vous êtes nos amis, parce que vous ne nous trompez pas, et que vous vivez avec nous comme des frères. Les autres nations viennent à nous comme des *maringouins* : un maringouin arrive, suce le sang, puis s'en va ; voilà ce que font les étrangers qui viennent dans notre pays : ils nous arrachent ce que nous avons, et ensuite ils s'en vont.

ABBÉ G. DUGAS.

Une parole à détente

Nul ne savait mieux que l'honorable P.-J.-O. Chauveau saisir l'apropos pour décocher une fine répartie, une saillie piquante. C'est à lui qu'on doit ce bon mot à l'adresse de son ami Cauchon, lorsque fut exposé, pour la première fois, dans les couloirs du palais législatif, à Ottawa, le portrait du président du Sénat, avec ce luxe de dentelles et de soirées qui amusa si fort le public.

—C'est bien Cauchon, dit Chauveau ; mais ajouta-t-il en haussant les épaules, il a trop de soies.

PLACIDE LÉPINE.

Excentricité

Voici un trait qui démontre la mobilité des idées et des projets de l'auteur du fameux roman de *Une de perdue deux de trouvées*, M. G. de Boucherville.

Un jour, il demeurait alors à Boucherville, il annonce à sa femme qu'il partait pour Montréal et que son absence serait de très courte durée.

Huit jours, deux semaines, trois mois s'écoulent, et madame n'a pas de nouvelles de monsieur.

Grand émoi dans la famille. Où est-il ? Qu'est-il devenu ? Est-il vivant ou mort ?

L'anxiété de tous est à son comble quand, cinq mois après son départ, on reçoit une lettre de l'absent.

On l'ouvre ; elle est datée de Rio-Janeiro.

Il avait soudain pris fantaisie à notre héros d'aller, sans en prévenir personne, faire un petit tour de santé... au Brésil.

PLACIDE LÉPINE.

Une dangereuse expérience

L'abbé Dumoulin missionnaire du poste de Pembina vers 1820, au Nord-Ouest, s'était acquis l'estime et la vénération de tout le monde.

Les sauvages de ce poste le regardaient, dit-on, comme un être surnaturel. Un jour qu'il était occupé à dire son bréviaire sur le bord de la rivière, un Indien campé sur le côté opposé, voulut s'assurer si vraiment le missionnaire était de chair et d'os comme